



LE
ROSAIRE
 POUR
TOUS.



BULLETIN MENSUEL
 PUBLIÉ PAR
LES PERES DOMINICAINS
 DU
COUVENT DE ST-HYACINTHE
 P. Q. (CANADA).

Abonnement : 15 cents par an.

Vol. III. No. 4 Avril 1899.

LES ABONNEMENTS VONT DE JANVIER A JANVIER.

SOMMAIRE

GRAVURE : S. Thomas d'Aquin.....	2
L'église N.-D. du Rosaire, St-Hyacinthe.....	6
Théologie du Saint-Rosaire.— Ses gloires.....	2
Pour se tirer d'affaires, il faut prier.....	3
Aimez-vous bien les uns les autres.....	4
Une bonne leçon.— Un avis bien donné, mal reçu.....	5
Le Rosaire, bijou précieux.....	6
Une permission de spectacle.....	7
Un mot d'enfant.— Belle parole d'un ouvrier.....	8

THEOLOGIE DU SAINT ROSAIRE

LES GLOIRES DU ROSAIRE



Si le Rosaire peut dire avec la Sagesse : *Je suis la sagesse*, il peut aussi, comme elle, ajouter : *Avec moi sont les richesses et la gloire*. C'est ce que nous nous sommes proposé de faire voir dans ce second chapitre et dans celui qui le suivra. Mais comme nous avons hâte de découvrir à nos lecteurs la haute origine d'une si grande dévotion, nous nous réservons de faire connaître ses richesses dans le chapitre suivant, et nous allons commencer par ex-

poser ses gloires ; les gloires, voulons-nous dire, non-seulement de son origine, mais de sa propagation, de ses fruits, de ses victoires et de ses avantages ; et nous tâcherons de faire voir que, rose véritable, elle est la plus belle, la plus précieuse, la vraie gloire des fleurs qui ornent la sainte Eglise, et que présentent à Marie ses dévoués serviteurs.

§ I

L'ORIGINE DU ROSAIRE

Il y a une telle analogie entre le Rosaire et la céleste sagesse, que, comme elle, il peut se glorifier d'être sorti du Paradis. Et non-seulement cette dévotion est sorti du paradis, mais elle nous vient du siège même de la sagesse, de la Mère du bel amour, des très-saintes mains de Marie. Oui, c'est Marie qui la révéla, qui en enseigna la pratique, qui en recommanda la propagation à son fils bien-aimé saint Dominique, dans l'occasion et de la manière que nous allons raconter.

C'était au commencement du XII^e siècle ; l'enfer, par le moyen de l'erreur et des vices, avait allumé contre l'Eglise la guerre la plus formidable et la plus cruelle. L'hérésie des Albigeois, qui blasphémait toutes les divins mystères de notre sainte religion, soutenue par la force des armes, faisait tous les jours les plus rapides progrès ; si bien que, devenue hardie par ses succès, elle allait audacieusement insultant et méprisant le peuple de Dieu. Le vice s'était inoculé partout, au point que même chez les peuples catholiques, on voyait re-

gner librement les plus effrénés dérèglements, le libertinage le plus dissolu.

Pendant que Dieu laissait ainsi s'enhardir l'inferral Goliath, il préparait le David qui devait l'abattre et le vaincre : la fronde était le Rosaire, la pierre, Jésus-Christ, que le Rosaire médite dans ses mystères ; et la main qui devait diriger le coup fatal, la médiatrice de la grande victoire était Marie.

(à suivre)

POUR SE TIRER D'AFFAIRES, IL FAUT PRIER

Il y a quelques années vivait encore à la trappe de Sept-Forts, non loin de Paray-le-Monial, un bon frère convers, très âgé, infirme, cassé, mais que ne quittait jamais le chapelet. C'était le frère Théodore.

Il avait cependant porté autrefois d'autres armes. C'était en 1892. Frère Théodore faisait partie de la grande armée, qui hélas ! s'en retournait, vaincue par le froid. Après avoir marché de longues heures dans la neige, la colonne du frère Théodore, exterminée de fatigue et de faim, se trouva tout-à-coup en face d'une batterie ennemie qui l'attaquait de front et lui fermait le passage. Un découragement mortel s'empara de tous : officiers et soldats jetaient leurs armes à terre.

Cependant, un officier avance, l'épée au poing, et montrant la batterie, il s'écrie : "A moi, les braves !" mais chose rare dans nos postes militaires, personne ne répondit, excepté le frère Théodore, qui s'offrit en ces termes : "J'irai, moi seul, si vous le voulez." "Accepté," reprit l'officier.

Le frère Théodore jette son sac, dépose son fusil, se met à genoux, fait un grand signe de croix et récite, Notre Père, je vous salue Marie, je crois en Dieu et l'Acte de contrition. Ses prières terminées, il reprend son fusil, s'élançe vers la batterie et subit deux charges, sans ralentir sa course. Comme il allait atteindre les Russes, ceux-ci craignant d'être victimes d'un stratagème, prirent la fuite, laissant leurs pièces et leurs bagages.

A cette vue l'officier accourut, et prenant la croix d'honneur qu'il portait, l'attacha sur la poitrine du jeune soldat, en disant : "Mon ami, tu la mérites mieux que moi." Le frère Théodore répondit : "Mon commandant, je n'ai fait que mon devoir ; seulement quand on veut se tirer d'affaire, il n'y a qu'à prier.

Cinquante ans après, quand sous la bure du Trappiste, le bon frère Théodore passait des demi journées à genoux, récitant son chapelet, il appelait cela encore : "Faire son devoir."

AIMEZ-VOUS BIEN LES UNS LES AUTRES

“ Mes petits enfants, aimez-vous bien les uns les autres.”

Saint Jérôme nous raconte que l'apôtre Saint Jean, parvenu à une bien grande vieillesse, ne disait pas autre chose à ceux qui l'approchaient. Un jour entre autres, quelques disciples qui l'avaient aidé à se rendre à l'église lui reprochaient de redire sans cesse ces mêmes paroles. Il y avait même un peu de murmure dans leurs observations, nous laisse entendre Saint Jérôme. Alors le vieil apôtre les reprenant doucement, leur dit : “ Même c'est le commandement du maître, faites-le et ce sera assez.”

Il semble que cette courte mais touchante exhortation nous révèle une grande tristesse et une certaine impuissance douloureuse, dans l'âme de St-Jean. Pourquoi toujours ces paroles si simples ! Est-ce vraiment tout ce qu'il a pu apprendre sur la poitrine du maître ! Ah ! non, sans doute, pendant longtemps lui aussi, il a prêché la charité ; mais, avec douleur, il constate qu'elle n'est pas plus comprise qu'autrefois, ni pratiquée davantage. Il a recommandé aux hommes, la patience, le pardon des injures, le support mutuel ; et les hommes ne sont pas plus patients, ne se pardonnent pas, mais ils se vengent au contraire. Comme Saint Paul, il a dit que la charité est bienveillante et secourable ; qu'elle fait le bien pour le mal ; qu'elle bénit ceux qui persécutent ; qu'elle se réjouit avec ceux qui se réjouissent, mais pas plus qu'autrefois ce langage n'est compris. On fait le mal pour le bien, on se fâche du bonheur d'autrui, et ne se réjouit du malheur qui arrive. Voilà ce qui afflige le vieil apôtre, et laisse passer dans ses paroles quelque chose de la douloureuse expérience qu'il a faite dans sa longue vie.

Il ne peut trouver qu'un mot : “ Aimez-vous bien les uns les autres.”

A-t-il découvert que la charité, pas plus que l'amour humain n'admet le raisonnement ? Peut-être.

Mais n'est-ce pas plutôt, le souvenir des enseignements du Maître qui s'est présenté à l'esprit du vieillard sous un jour nouveau et l'impressionne plus fortement ? Ce qui divise les hommes, lui a-t-il rappelé, c'est la jalousie qui vient de la fortune, de la situation acquise, ou de l'aspiration à monter toujours, si naturelle au cœur de tous. Il lui rappelle aussi que la simplicité efface toute distinction, réunit et groupe indistinctement les enfants pour leurs jeux.

L'apôtre les ramène à ce temps. Il oublie à dessein, devant elle, que les uns commandent et les autres obéissent, que les uns ont de

grands intérêts à ménager, les autres au cœur simple se contentent de peu : que les uns sont généreux et les autres égoïstes. Prenant une voix bien douce, bien tendre, il parle comme une mère. On comprend alors qu'il ne trouve aucune autre parole et leur dise toujours : " Mes petits enfants, aimez-vous bien les uns les autres."

N'est-ce pas, au fond, la pensée même de Notre Seigneur, quand il disait : " Si vous ne demeurez comme ces petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux."

C. T. C.

UNE BONNE LEÇON

Un jeune diplomate met par mégarde le pied sur la traîne d'une dame aussi peu endurante qu'outrageusement décolletée. Il s'en suit une déchirure et cette apostrophe jetée d'une voix rageuse :

— "Fichu maladroit !"

— "Oh ! Madame, que ce *fichu* serait mieux à sa place sur vos épaules que sur vos lèvres !"

C'est parfait ! il faudrait plus souvent de ces voix courageuses pour rappeler à un trop grand nombre de dames et demoiselles, même catholiques, que la tyrannie des modes ne peut excuser l'immodestie, et que la loi des convenances oblige dans les salons comme ailleurs.

UN AVIS BIEN DONNÉ, MAL REÇU

On dit que M. Thiers, cet homme de tant d'intelligence, ne pouvait envisager avec sang-froid l'éventualité de la mort ; il n'aimait pas qu'on en parlât devant lui, et les moindres allusions à ce sujet irritaient sa sensibilité nerveuse.

Quand son vieux compagnon, M. de Rémusat, fut près d'expirer, M. Thiers alla le voir. Le prêtre venait de quitter le chevet du malade, et celui-ci, prenant une dernière fois la main de son ami : " Consolons-nous, lui dit-il ; à notre âge on ne se sépare pas pour longtemps..."

M. Thiers parut affecté d'un tel présage et, se retirant aussitôt, il dit sèchement à la personne qui l'accompagnait : " Ce Rémusat, il a toujours manqué de tact..."

LE ROSAIRE. BIJOU PRÉCIEUX



C'était à Londres, un soir de l'hiver 1883 ; une petite mendicante, nommée Jane, portant de misérables haillons, traversait les rues, cherchant du pain et un abri. Tout à coup, elle vit étinceler dans la boue quelque chose qu'elle ramassa : c'était un Rosaire dont la chaîne et la croix d'argent brillaient dans l'obscurité.—“ Je vais aller vendre ceci, pensa Jane, et avec l'argent, j'achèterai deux *pence* de pain, et j'irai coucher chez ma mère-grand à un *penny* la nuit.”—

Vite elle chercha une boutique d'orfèvre ; elle en vit une petite, et faiblement éclairée. Elle y entra. Une femme vêtue de deuil, d'une figure calme et douce, lui dit d'une voix posée : “ Que désirez-vous ? — Voulez-vous acheter ceci ? ” répondit brusquement Jane, en tendant le Rosaire. La femme le prit avec respect, et jetant un coup d'œil sur la mendicante : “ Ma fille, lui dit-elle, savez-vous ce qu'est ceci ! — C'est de l'argent, je le sais bien. — Ce n'est pas cela que je vous demande : savez-vous ce que sont ces grains enfilés à égale distance ? Savez-vous ce que c'est que cet homme étendu sur cette croix qui termine la chaîne ? — Est-ce que je sais, moi ? ” répondit Jane. — “ Quoi ! pauvre enfant ! ” répondit la pieuse femme, vous ignorez que cet homme est le Fils de DIEU, mort sur la croix pour nous sauver ! Vous ignorez que ces grains groupés de dix en dix redisent sa naissance, sa vie, sa mort, sa résurrection ! Vous ignorez que sur chacun de ces grains se répète la parole que l'Ange apporta du ciel à la Vierge sa Mère, pour lui annoncer le grand mystère de l'Incarnation ! — Personne ne m'a jamais parlé de cela. — Vous ne connaissez donc pas JÉSUS, notre bon Sauveur ? MARIE, la Mère de tous les hommes, le secours des pauvres pécheurs, la consolatrice des affligés ? Vous ne savez pas que JÉSUS, le fils béni de MARIE, nous a sauvés de l'enfer et nous a ouvert le paradis ? — Je n'en savais rien, reprit Jane ; je suis une pauvre damnée, moi ! — A DIEU ne plaise ! s'écria vivement la marchande.

Regardant alors plus attentivement la mendicante, son cœur s'émut de tant de misères, et elle lui dit : “ Avez-vous des parents ? ”

une maison ?— Rien ; mon père est mort sous un buisson, loin d'ici, au Cumberland ; on a mis ma mère dans le *work-house* ; elle y est morte aussi. Comment suis-je venue à Londres, je n'en sais rien non plus ; ce que je sais, c'est que je voudrais être au fond de la Tamise, car je n'aurais plus ni froid, ni faim.— Mon enfant, reprit la marchande, voulez-vous que je vous conduise dans une maison où vous n'aurez plus ni froid ni faim, et où l'on vous apprendra à servir le bon DIEU et à louer la sainte Vierge MARIE ?— Plus ni froid, ni faim ! répéta Jane ; mais ce sera dans le paradis !— Non, répondit la marchande, mais c'est le chemin qui y conduit."

Au mois de septembre suivant, une des jeunes filles recueillies dans la maison du Bon-Pasteur de Londres, recevait le baptême. C'était Jane. Sa joie, sa ferveur attendrissaient toute l'assemblée. Elle avait pour marraine la bonne et pieuse marchande qui avait été l'instrument des miséricordes divines à son égard.

Quand la mendicante ramassa le chapelet d'argent dans les rues de Londres, elle n'y voyait qu'un objet de prix, qui lui donnerait du pain et un gîte pour la nuit. Plus tard, instruite par les religieuses du Bon-Pasteur, elle envisagea le chapelet tout autrement : le plus simple Rosaire lui devint plus précieux que tous les bijoux, parce qu'il lui fournissait, non pas le pain du corps, mais celui de l'âme ; non pas la vie corporelle et terrestre, mais la vie spirituelle et céleste ; il lui donnait l'espérance, non d'un bonheur passager, mais d'une félicité ineffable et sans fin. C'est ainsi que le Rosaire, considéré des yeux de la foi, nous devient plus cher que l'or et l'argent, puisqu'il nous procure, non des biens périssables, mais des trésors éternels.

UNE PERMISSION DE SPECTACLE

Une dame d'Anvers demandait un jour à un zélé missionnaire si elle pouvait aller au spectacle : " Madame, " répondit le prêtre, " je vous le permets, mais à une condition, c'est que je vous y conduirai moi-même. " Le soir venu, on monte en voiture ; on part, la voiture s'arrête ; ce n'était pas devant le théâtre. " Mais ce n'est pas ici ! " s'écrie la dame. " Pardonnez-moi, Madame, veuillez entrer et vous donner la peine de monter. " Arrivés dans un misérable galetas, ils trouvent une pauvre femme entourée de ses petits enfants et dans le plus complet dénûment. Se tournant alors vers la noble dame : " Madame, " dit l'homme de Dieu, " voilà un spectacle ! "

UN MOT D'ENFANT

On est trompé sur tout, aujourd'hui ; qu'il s'agisse du vêtement, de la nourriture ou de toute autre chose, On nous falsifie de vingt manières notre pain, notre vin et même notre viande. Il y a beau temps que l'oléine et la margarine nous est vendue sous le nom d'huile d'olive et de beurre. Les remèdes eux-mêmes n'échappent pas à la fraude. On est "refait" sur le poids, la quantité et la mesure. On en arrive même jusqu'à falsifier le vrai sens des mots de notre honnête français, puisque, en terme de commerce cela s'appelle "savoir travailler."

D'où vient donc cette perversion du sens moral, du sens de la justice ? La fameuse science sans Dieu, qui, avec le seul gendarme, et même sans le gendarme, avec le seul maître d'école laïc, devait nous donner une société modèle, serait-elle incapable de tenir ses promesses ? Nos pères disaient : "La science sans conscience n'est que ruine de l'âme" ; nous pouvons ajouter maintenant qu'elle est aussi, *la ruine du corps*, et même pour une bonne part, *la ruine du commerçant*, car l'on est souvent puni par où l'on pêche.

Où serait le remède à ce mal ? La bouche candide d'une toute petite enfant va nous l'indiquer : Sainte Véronique Giuliani, à peine âgée de trois ans, se trouvant dans une boutique avec une servante de sa mère, dit d'une voix claire au marchand qui cherchait à tromper sur le poids : **SOYEZ JUSTE, CAR DIEU VOUS VOIT.**

Tout est là. Les honnêtes fripons qui ruinent notre santé en nous vendant comme bons des aliments frelatés, se moquent bien du juge et du gendarme toujours incorruptibles sans doute, mais souvent aveugles ou boiteux. Qu'ils croient que Dieu *les voit*, et tout change. Mais ce n'est pas à l'école laïque qu'on le leur apprendra.

BELLE PAROLE D'UN OUVRIER

Mgr Mermillod venait de prononcer un magnifique sermon de charité. Les grandes dames donnaient aux quêteuses de larges aumônes, quelques-unes même leurs bijoux. Un ouvrier, plus généreux encore, met sa montre dans la bourse en disant : "*On n'a pas besoin de savoir l'heure, quand un peuple meurt de faim !*"

Que d'autres choses mille fois moins utiles on s'accorde et dont le prix assurerait le pain aux malheureux pour des mois entiers !
